

Prisons : par delà *Surveiller et punir*

Author : Charles Perragin & Margot Hemmerich

Categories : [Politique](#)

Date : 8 octobre 2015

Si l'on observe le milieu carcéral aujourd'hui, de nouvelles catégories du pouvoir semblent se dessiner. Prendre le réel au corps, regarder à la marge de la société pour comprendre comment tient la page, est un exercice foucauldien périlleux, renouvelé ici, le temps de ces quelques lignes.

Du corps contrôlé au corps hébété

“A-t-on cessé de penser la prison après Michel Foucault ?” se demandait France Culture début 2013 dans un cycle d'émissions consacré à ce que l'anthropologue et sociologue Didier Fassin dénommait *L'Ombre du monde*, dans son ouvrage publié en janvier 2015 (1). Non, évidemment. D'importants travaux sont menés tant en sociologie qu'en psychologie, une réflexion toujours plus alimentée par la recherche et la création de l'Observatoire International des Prisons en 1990.

Surveiller et punir a 40 ans, et l'anatomie du pouvoir mis au jour par Foucault dans le laboratoire carcéral pour décrire la société disciplinaire se révèle aujourd'hui un exercice difficile à renouveler tant les mutations sont lentes et imperceptibles. Nous barbotons continuellement dans la « discipline foucauldienne », cette texture qui vertèbre les rapports de pouvoir dans la société. Mais en plissant les yeux, les transformations des rapports de force et de l'exercice du pouvoir en prison se dessinent. Comme sur un visage familier, certains traits se creusent, d'autres apparaissent, suivant un mouvement de corrélation logique avec l'évolution de la société libre. « *L'univers carcéral a beau être fermé, il n'en est pas moins poreux* », écrit Didier Fassin.

Le principal acquis de Michel Foucault, sur la prison en particulier et la société en général, réside dans le constat que les catégories du pouvoir ne sont plus “soumettre”, “obliger”, ou “contraindre”, mais “susciter”, “inciter”, ou “rendre probable”. Dans son œuvre *Surveiller et punir*, le philosophe emprunte l'exemple architectural du Panoptique chez Bentham : un bâtiment où tous les prisonniers sont constamment observés, sans pouvoir voir l'observateur. Plus de coercition, de châtiment ou de supplice. Mais la sensation d'être regardé, épié à chaque instant. C'est la naissance de la prison moderne, de l'institution punitive. Au XVIIIème siècle, la peine privative de liberté remplace les sévices corporels. L'emprisonnement est un “progrès”, une petite révolution dans le système carcéral français. L'efficacité du pouvoir réside alors dans l'intériorisation du regard tout-puissant du surveillant. La “solitude séquestrée et regardée” génère d'elle-même l'autocensure, la culpabilisation ou la peur. Le sujet se soumet à chaque instant à un pouvoir dont les actions objectives disparaissent. L'important, raconte Foucault, est de se *sentir surveillé*. Que le

pouvoir soit visible et invérifiable. Le corps du détenu se retrouve investi d'un pouvoir qui n'est plus objectif, mais construit par sa propre subjectivité.

Regarder les prisons, est-ce contempler l'avenir ?

Quarante ans plus tard, nous nous sommes ferrés par "commodité" dans une nasse de technologies où chacun est exposé aux autres. Une évolution qui vient mesurer le caractère opératoire du panoptique qui, bien plus qu'une invention technique ou scientifique, est un modèle pour expliquer le doux assujettissement d'un individu à des normes sociales. Mais poursuivons le travail. Aujourd'hui, quelles sont les nouvelles techniques du pouvoir que nous pouvons observer dans les prisons modernes ? La personne détenue n'est plus seulement assujettie par l'intériorisation d'un regard normatif. Tout se passe comme si la conscience elle-même était engourdie dans la texture d'un pouvoir anesthésiant, laissant advenir d'autres catégories du pouvoir : flouer, hébéter, amollir.

Un certain nombre de centres pénitentiaires ont vu le jour en 2009, de grands complexes ultramodernes et aseptisés où les barreaux des portes ont été remplacés par des murs lisses. Le regard inquisiteur s'est déplacé, il devient omniscient, succédé par des caméras de surveillance généralisées. Privée d'autrui, la conscience de soi tourne sur elle-même, et s'effrite. Dans le Panoptique de Foucault, le philosophe évoque la persistance d'un lien social, parfois même précise-t-il, dans le simple désir de soumission au contrôle, comme un certificat d'existence. Mais dans les prisons modernes, les surveillants ont déserté les couloirs. Dans ces grandes usines à enfermer, la voix ne porte plus, elle résonne. Elle se noie dans une rumeur épaisse, pareille au brouhaha des grandes piscines publiques. Seule reste audible la voix des agents grésillante dans l'interphone de la cellule. Dans leur solitude, les condamnés restent isolés dans des cellules où même les miroirs ne renvoient pas leur propre reflet. Faits d'acier poli, on y distingue des silhouettes diaphanes et oblongues, un corps instable et vaporeux, insaisissable, à l'image de leur âme embuée. Inépuisable, l'argument de la sécurité prend le pas sur tout le reste. Tant pis si son image est déformée, ou s'il ne peut se couper les cheveux dans la nuque. Avec un bout de miroir, un détenu pour s'ouvrir les veines ou "charcler" son codétenu.

Michel Foucault tentait d'élucider cette évolution vers ce qu'il appellera dans *La Volonté de savoir* le "biopouvoir" ; nous sommes passés d'une "discipline blocus" caractérisée par une lutte physique contre le "mal" à une "discipline mécanisme" où le but est d'améliorer l'exercice du pouvoir en le rendant plus "léger", "rapide", et "efficace" avec des "coercitions subtiles". Si les prisons modernes ont le confort d'un hôtel bas de gamme, l'ensemble des associations et des personnels médico-psychiatriques décrivent un milieu encore plus deshumanisant et suicidogène qu'avant.

Contrôlées à l'extrême, dans de nombreuses prisons françaises il est pourtant plus facile de fumer un joint que de faire entrer du café, des livres reliés ou des lunettes de soleil. Une conscience émoussée est une coercition des plus subtiles. Laisser une âme esseulée s'envelopper dans le

confort ouaté d'une bouffée d'herbe, cela est toujours mieux que de soulever un corps inanimé pendu à son drap, ou faire face à un soulèvement collectif pour l'application du droit du travail. Quel pouvoir peut être plus discret et invisible qu'un laisser-faire ?

En prison, le contrôle des objets prohibés devient d'ailleurs un levier de pouvoir et de négociation. Pour maintenir le calme en détention, le personnel surveillant peut appliquer un règlement à deux vitesses, notamment pour la possession de téléphones portables ou de clés USB. Les détenus paisibles subiront peu de fouilles de leurs cellules. A l'inverse, les plus turbulents passeront régulièrement devant la commission de discipline.

Ainsi regarder par delà l'enceinte des miradors, c'est surtout contempler les germes du présent. Scruter la société à travers un miroir déformant, contempler la face de soi dont on a honte et qu'on relègue, à l'image de ces nouveaux établissements pénitentiaires, en périphérie des villes. Cette photographie en négatif révèle les tendances de notre siècle. La perte d'autonomie et la montée de l'individualisme. Le corps hébété dans une solitude au milieu de la masse humaine - les nouvelles prisons contiennent en moyennes 700 détenus.

Pourtant, depuis la loi pénitentiaire de 2009, les prisons françaises sont tenues de "consulter" les personnes détenues. L'Etat semblait poser ainsi les jalons d'un droit d'expression collective pour des détenus capables d'autonomie. Mais dans plusieurs établissements, les détenus eux-mêmes rechignent à participer, méfiants, ou désintéressés. La satisfaction d'être écouté se consume au fil des jours sans réponse. Les moyens d'expression individuelle et collective demeurent un ressort efficace pour purger un mécontentement qu'il serait trop dangereux de laisser fermenter, bouillonner, et accroître. La violence même, relation conflictuelle avec soi ou autrui, s'épuise. Comme le souligne le sociologue Alain Damasio, "Big Mother a remplacé Big Brother" (2) : les petits droits ne sont plus que des fantômes dont la seule utilité est de fatiguer la révolte.

Sortis de prison après de longues peines, de nombreux détenus disent avoir conservé des réflexes malgré eux : l'un tournait en carré quand il se promenait dans des parcs, reproduisant la forme de la cour de promenade ; un autre attendait systématiquement devant les portes que quelqu'un vienne lui ouvrir. Dans la verve de Tocqueville, nous pourrions dire que le pouvoir carcéral ne détruit point la violence verbale ou physique, mais l'empêche de naître. Il ne tyrannise pas le corps mais le gêne, le comprime, l'énerve, l'éteint, l'hébète et le réduit enfin à vivre sans peine et sans raison, comme dans un songe.

(1) Didier Fassin, *L'Ombre du monde, une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil, 2015

(2) "La société de surveillance de Foucault", article multimedia sur le site de France Culture daté du 13 juin 2014